

Hommage

Ce 12 juillet, notre collègue et ami Guy Clastres nous quittait.

Lors de ses obsèques, le 18 juillet au cimetière du Père-Lachaise, des proches ont pris la parole, nous publions *in extenso* leur témoignage.

Lorsque nous nous réunissons autour du corps d'un proche défunt, nous sommes poussés à évoquer le vivant qu'il fut, comme pour mettre au point l'image que l'on en gardera. Je parlerai donc de ce que j'ai connu de Guy Clastres.

Guy Clastres a été contemporain de l'histoire du mouvement lacanien depuis l'École freudienne, où il m'avait d'ailleurs précédée de quelques années, jusqu'à notre École du Champ lacanien.

Lorsque je l'ai rencontré, ce n'était pas le Guy que nous avons côtoyé ces dernières années et sans doute pas même celui que Sylvana a connu il y a une quinzaine d'années. Il était alors sous le coup de la mort de son frère Pierre Clastres, et d'autres deuils encore plus intimes. Il avait commencé son analyse avec Lacan, et il était en pleine réélaboration de son histoire infantile, qui se peignait pour lui en couleurs très noires. Bref, il était alors d'une humeur bien saturnienne, toujours sombre, et où vibrait une note de passion tragique, unique, et qui englobait tous les aspects de son existence, même les plus privés. Je crois que c'est ce qui m'a intéressée en lui. Curieusement, lors de la dernière longue et amicale conversation que j'ai eue avec lui, à l'hôpital, le 1^{er} juin de cette année, il est revenu sur cette origine, évoquant ses rêves nocturnes du moment. Ceux-ci, disait-il, ressuscitaient les visages marqués de son enfance, dans ces lieux déshérités de certaines campagnes de la dernière moitié du siècle passé, où il était né, loin des cercles de la culture parisienne, il faut le dire. Mais la tonalité de ce qu'il en disait n'était plus la même, elle était devenue distancée, apaisée, souriante, presque amusée. Même thème, autres couleurs.

Ce changement doit sans doute quelque chose à son analyse, malgré les péripéties qu'elle a connues après Lacan, mais peut-être encore plus au bon hasard salvateur de sa rencontre avec Sylvana, que nous accompagnons aujourd'hui dans son chagrin. Il l'évoquait toujours comme une rencontre aussi heureuse qu'inattendue, ainsi que la naissance de Laurence, sa deuxième

fille. Elle seule saura quel père il fut pour elle, mais je crois savoir, je suppose, qu'elle n'a pas eu à payer le prix des tourments de sa jeunesse à lui, comme ce fut le cas de sa première fille, Emmanuelle, la fille de Joséphine Roch, sa première épouse, qui toutes deux sont là aujourd'hui, et il me disait encore en ce dernier début juin combien il déplorait de ne pas avoir pu lui épargner le poids de cette période dramatique pour lui.

Ce qui n'a jamais changé pourtant au fil des ans chez Guy Clastres, c'est sa passion de la psychanalyse, qui, elle, n'a pas fluctué et qui animait le style de toutes ses contributions, de tous ses enseignements en France et à l'étranger et de toutes ses conversations. Il pensait que la psychanalyse lui avait tout simplement sauvé la vie, et il n'était pas loin de considérer qu'il fallait d'aussi grandes souffrances que celles qu'il avait connues pour prendre la mesure de ce qu'est une psychanalyse, et pour y conduire d'autres. Les airs de tiédeur, même inspirés par le souci thérapeutique, lui paraissaient presque coupables. Il était sans pudeur à cet égard, il faut le dire. Je sais que certains le lui reprochaient. Ce n'était pas mon cas, mais il m'est arrivé plutôt de m'en amuser, et de le taquiner à ce sujet. Comme il m'avait à la bonne, il me laissait dire et il en souriait sans trop protester. Pourtant, c'est cette passion même qui, pour bien d'autres, a été communicative au point de produire des effets d'entraînement, pour ne pas dire de désir. Pas seulement en France, car il a beaucoup présentifié la psychanalyse hors de France, en Espagne, en Italie, mais surtout au Brésil, cette terre étrangère qu'il aimait avec prédilection et où il a d'ailleurs rencontré Sylvia. Malgré le temps qui passait, Guy n'a jamais été un blasé de la psychanalyse comme il y en a tant. Pour lui, la psychanalyse n'était pas seulement un job, et je l'aimais pour cela.

Je dirai encore un mot sur ce qui faisait notre amitié, au-delà d'avoir appartenu à la même histoire analytique. Guy n'était pas un héritier de la culture, selon l'expression de Pierre Bourdieu. J'ai évoqué son lieu d'origine, il fallait en sortir pour venir à la psychanalyse. C'est un trait que nous avions en commun. Il est sûr que ça crée des affinités, et nous parlions souvent des traits que ça laisse subsister, même quand on est seul à les percevoir. Je crois que c'était au fondement de notre complicité, car elle ne tenait pas à nos caractères, fort différents. Dans notre longue histoire partagée, il y a eu des phases bien sûr, des périodes de plus grande proximité, d'autres orageuses, mais l'amitié toujours. Pour moi, la consistance de cette amitié se manifestait en ceci dont je peux témoigner : au long des années, il ne m'est jamais arrivé une seule

fois de rencontrer Guy sans que nous ayons une vraie conversation, de celles où on ne se borne pas à causer de choses et d'autres, mais où on se parle, et de choses qui importent, à l'un et à l'autre. C'était une chose rare, mais si vraie qu'elle était perceptible même pour mes enfants, sans parler de Louis Soler qui fut aussi son ami.

C'est ainsi d'ailleurs je crois qu'il est venu pour la première fois en Ardèche, notre terre d'adoption. Je me souvenais ces jours-ci avec attendrissement de sa première visite, il était seul alors. Il est descendu de sa voiture, de fort méchante humeur, ça lui arrivait souvent, il a posé le pied à terre et proféré son verdict : cette région est affreuse ! Heureusement ensuite les conversations, les bons repas, les promenades lui ont fait voir autre chose. Puis, Ardèche encore, il a eu sa maison de Tournon, pour Sylvana et Laurence, et d'où nous pouvions nous rendre visite. Il aurait souhaité y retourner une fois encore durant ce mois de juin, mais il était trop tard. Ce sont ses cendres qui y reviendront, pour y être enterrées prochainement.

Alors aujourd'hui, avec tous ceux qui l'ont aimé ou apprécié, nous sommes réunis autour de sa famille et de notre chère Sylvana, dont nous voudrions tellement pouvoir adoucir la peine et que nous pouvons seulement accompagner de notre affection et de notre amitié.

Colette Soler

Le jour où Guy a appris qu'il était atteint du mal dont il allait mourir, il m'a « fait une scène », sans doute pour des vétilles, mais dont les témoins se souvinrent longtemps après. Guy était insupportable. J'ai compris, plus tard, qu'en fait il venait de se mettre, ce jour-là, en position de combat. Ce combat a duré jusqu'au mardi 12 juillet au soir.

Récemment, alors que j'étais venu lui rendre visite à la toute fin d'un après-midi ensoleillé, j'ai évoqué à son intention « la paix du soir ». Il me semblait, à voir la sérénité de ses traits, qu'il était en train d'atteindre un havre au terme d'un long voyage, ou, pour filer une métaphore utilisée par Freud, qu'il finissait d'accomplir un rude travail.

Notre première rencontre date de tellement loin que je n'en garde aucun souvenir. Et si je cherche néanmoins à la fixer, elle recule d'autant, comme si Guy avait toujours été là, dans ma vie et dans celle de ma famille. Car, pour être là, il l'était, sans effort de sa part et pas seulement dans l'emphase de l'indignation, mais surtout dans les moments douloureux, les situations cruciales, où il était l'ami.

En revoyant récemment Fin de partie de Beckett, lorsque Hamm déclame : « La fin est dans le commencement et cependant, on continue », Serge Merlin avait des accents qui, un instant, m'ont fait croire entendre Guy. Mais Guy ne parlait déjà plus comme cela. L'intensité n'était plus dans la harangue, elle s'était déplacée dans le regard. Il me semblait qu'il voyait comme il n'avait jamais vu, du point où l'on suppose que le regard parle. Et pourtant, sa voix est encore présente. Je l'entends encore, dans une de nos conversations, scander mes propos d'un « qu'est-ce qu'il est gentil ! » ironique, qui avait fait, dès la première fois, interprétation. Il ne s'était cependant pas privé d'enfoncer le clou à plusieurs reprises, pour que ça me rentre bien dans la caboche.

En pensant à cette voix, m'est revenu aussitôt le souvenir de sa silhouette massive, arc-boutée, tandis qu'il dénonçait, dans un exposé qui avait fait

quelque bruit, l'infatuation qui guette les analystes. C'était à l'occasion de journées de l'ECF, en 1987 : « La position d'infatuation du psychanalyste, clame-t-il, vient obturer le point de raccord entre le conflit moral de la névrose, d'une part, et ce qu'il y a de nécessaire à devoir penser pour chacun une éthique de la psychanalyse. » J'entends sa voix en perpétuelle recherche d'appui, toujours trouvé chez Lacan, pas seulement dans son texte, mais chez le Lacan qu'il avait rencontré comme analysant et dont il pouvait dire, dans cette même occasion, que Lacan s'était su analyste, bien que ne se l'étant jamais cru.

Guy Clastres n'a jamais éludé les questions, fussent-elles les plus polémiques, qui touchaient à la transmission de la psychanalyse et par là même à la lecture de Lacan qui éclairait ses jours. À chaque fin d'été, il annonçait avoir lu un séminaire, avec cette exclamation : « Lacan, c'est formidable ! », comme il l'aurait fait de retour d'un voyage dans un pays extraordinaire.

C'est de sa position d'exigence au regard de la vérité qu'il a pu interroger ce qu'il en est du réel du père. « Je suis né, disait-il, à une époque où le petit père des peuples, le camarade Staline, l'homme d'acier, sévissait dans le réel, mais aussi dans les esprits et pas seulement les esprits simples... », et il ajoutait : « ... l'ordre du Parti et le rêve qu'il nourrit ne peuvent pas effacer la trace, la trace inconsciente de ce qui reste en souffrance dans le nœud de la loi au désir chez le fils. » C'est cela que Guy remettait si souvent au travail, ce réel du père qui doit accepter de chercher quelle est sa famille, entre celle d'où il procède comme fils et celle qu'il a fondée comme père. Toujours ce souci de la transmission...

Guy Clastres est désormais devenu texte. Et c'est un texte qui me vient aussitôt en mémoire, les premières lignes de l'hommage que Lacan rendait en 1961 à son ami Merleau-Ponty. Je les dédie à Guy, lecteur infatigable de Lacan, à sa mémoire qui me reste : « On peut exhaler le cri qui nie que l'amitié puisse cesser de vivre. On ne peut dire la mort advenue sans meurtrir encore. »

En écrivant ces lignes, une chanson, que je n'avais pas entendue depuis des lustres, est venue, de façon incongrue, me trotter dans la tête : « Emmenez-moi autour de la terre / Emmenez-moi au pays des merveilles... » C'est nous qui, aujourd'hui, emmenons Guy, comme il est coutume de le faire depuis des temps immémoriaux, nous qui l'accompagnons sur ce chemin de paix.

Claude Léger

Mon très cher Guy,

Que d'années d'amitiés, que de discussions, que d'enguelades et de rigolades.

Le temps qui nous portait alors et nous emportait bien malgré nous, c'était celui de la psychanalyse car c'est à cela que nous avons consacré notre vie tous les deux. Nous nous sommes même arrangés, sans trop le savoir, pour nous retrouver chez le même analyste.

C'est une chose curieuse quand on constate que cela finit par faire destin.

Nous avons eu des heures fastueuses et d'autres plus sombres. Au cours d'une période de déprime qui nous avait saisis tous les deux, on s'était téléphoné longuement en fin de journée pour se raconter nos misères. Puis on avait fini par se dire que cela suffit comme ça et on a décidé d'aller dîner au restau où on a commandé un énorme plateau de fruits de mer. Je me souviens bien que nous avons regardé longuement ce plateau, en silence, n'osant pas y toucher, puis on s'était dit : « Quel courage quand même pour manger tout cela. »

Si ce souvenir me revient à la mémoire, c'est pour dire la sorte d'entente malicieuse que nous avons ensemble. Celle de deux frères menant le même combat.

Au cours d'une autre discussion plus récente que nous avons eue chez toi et Sylvana, nous avons poussé la plaisanterie jusqu'à parier à qui arrivera le premier au cimetière Montparnasse. Les paris bien sûr étaient restés ouverts ce soir-là.

C'est ce qui me pousse à m'exclamer aujourd'hui : mais quelle idée d'arriver ici le premier ! Tu t'étais pourtant bien bagarré contre cette saloperie de maladie comme tu l'avais toujours fait dans ta vie et dans la tâche analytique.

Il n'y avait d'ailleurs que cela qui comptait pour toi. Et tel est l'exemple que tu donnes de la leçon que nous avons reçue de Lacan.

Ami proche, je n'ai pas manqué de t'annoncer en premier, un soir, après le restau comme d'habitude, que j'allais avoir un enfant. Tu as été comme sidéré. Je ne suis pas prêt d'oublier ton reflexe, car tu t'étais carrément assis sur le trottoir, pour me poser toutes sortes de questions et cela a duré un long moment, assis tous les deux sur le trottoir. C'était dans la rue Galante du côté d'Aubert.

Telle est l'image qui convient très bien à notre amitié.

Dirai-je qu'on était comme deux personnages de Beckett ? C'est trop dire bien sûr, mais cela comporte un zeste de tonalité beckettienne.

C'est bien plus tard que toi aussi tu as eu ta deuxième fille, Laurence, un bonheur que la vie t'a réservé. Laurence avec Sylvana et Emmanuelle qui t'ont soutenu par ces temps difficiles.

Voilà cher Guy, je ne te dis là qu'une phrase. Une phrase pour dire.

Ajouter alors que nos parolotes vont me manquer c'est ne rien dire, car nous allons continuer à palabrer.

D'ailleurs, je vais te rejoindre un de ces jours, et la rigolade va continuer aussi.

Jo Attié

Guy Clastres a été mon analyste. Mais il a aussi été une de ces rares rencontres qui changent une vie.

Il me revient cette phrase de Freud à propos de l'interprétation : « Le lion ne bondit qu'une fois. »

Guy Clastres a incarné cette présence forte, exigeante, mais qui savait aussi se montrer attentionnée, discrète et pleine d'humour, sur le difficile chemin de l'analyse. L'analyse avec lui était aussi enseignement et transmission.

Et face à la maladie, c'est encore l'image du lion de Freud qui me revient. Guy s'est battu contre le mal qui le rongait. Mais ce combat ne fut ni triste ni désespéré. Il l'abordait avec courage, sagesse et aussi beaucoup d'humour quand, dans nos entretiens, apparaissait, inévitablement, l'ombre de la mort.

L'analyse rend-elle plus courageux face aux épreuves de la vie ? « Oui, pour certains, je le pense », me répondit-il un jour.

Je me souviens de notre dernière rencontre. Je pensais qu'il ne m'entendait plus, je le saluai et, là, il ouvrit les yeux, me sourit une dernière fois et me dit au revoir. Je retrouvais là, dans ces simples mots, toute l'intensité de sa présence.

Mes pensées vont à sa famille, à son épouse Sylvana, ses filles, Emmanuelle et Laurence.

Je m'incline avec admiration, respect, mais aussi avec affection devant cet Homme qui n'a cessé de nous transmettre et de nous enseigner.

Michel Plouznikoff

Lors de notre dernier voyage ensemble, nous ne cessions pas de répéter cette phrase de Charles Baudelaire : « Ici tout est gloire et beauté, luxe, calme et volupté. » J'espère que là où tu es à présent correspond aux mêmes adjectifs car tu le mérites.

Papa, tu étais une personne cultivée. Tu m'aidais avec le français, les sciences, la physique, l'histoire. Tu avais juste quelques minuscules problèmes en mathématiques et tu avais l'incapacité à comprendre comment fonctionnait un ordinateur.

Pour moi tu resteras quelqu'un de sensible, généreux, gentil et affectueux...

Mais ce serait mentir de ne pas dire que tu avais un caractère pour le moins difficile et un tantinet colérique. Mais regarde... ça n'a pas empêché la plupart des gens que tu aimais d'être là.

Je voulais donc vous remercier tous d'être venus lui rendre hommage aujourd'hui.

Laurence Clastres

La mort n'est rien *

La mort n'est rien,
je suis seulement passé, dans la pièce à côté.

Je suis moi. Vous êtes vous.
Ce que j'étais pour vous, je le suis toujours.

Donnez-moi le nom que vous m'avez toujours donné,
parlez-moi comme vous l'avez toujours fait.
N'employez pas un ton différent,
ne prenez pas un air solennel ou triste.
Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble.

Priez, souriez,
pensez à moi.

Que mon nom soit prononcé à la maison
comme il l'a toujours été,
sans emphase d'aucune sorte,
sans une trace d'ombre.

La vie signifie tout ce qu'elle a toujours été.
Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de vos pensées,
simplement parce que je suis hors de votre vue ?
Je ne suis pas loin, juste de l'autre côté du chemin.
Vous voyez, tout est bien.

* Canon Henry Scott-Holland (1847-1918), traduction d'un extrait de « The King of Terrors », sermon sur la mort, 1910. Quelquefois attribué à Charles Péguy, d'après un texte de saint Augustin. Ce poème a été lu par Laurence Clastes.